

VIVEPIERRE

DU MÊME AUTEUR

ANIMAE

- T. I, *L'Esprit de Lou*, 2012
 - T. II, *La Trace du coyote*, 2013
 - T. III, *Le Cauchemar du chien*, 2013
 - T. IV, *Le Rire de la hyène*, 2014
- Éditions de l'Épée/Le Livre de Poche

SCORPI

- T. I, *Ceux qui marchent dans les ombres*, 2016
 - T. II, *Ceux qui vivent cachés*, 2016
 - T. III, *Ceux qui tombent les masques*, 2016
- Éditions de l'Épée/Calmann-Lévy/Livre de Poche

Aurora, 2017
Éditions de l'Épée

Magda, 2018
Éditions de l'Épée

SIGNÉ SIXTINE

- T. I, *Derrière les étoiles*, 2018
 - T. II, *Les Échos de l'au-delà*, 2019
 - T. III, *Le Festival de l'Apocalypse*, 2019
- Éditions de l'Épée/Calmann-Lévy

VIVEPIERRE

- T. II, *Celle qui libère les captifs*, 2021
 - T. III, *Celle qui défend l'Atlantide*, 2021
- Éditions de l'Épée

Roxane DAMBRE

VIVEPIERRE

1. Celle qui commande aux statues



© Roxane Dambre, 2022 – Tous droits réservés

Ce livre, ou quelque partie de ce livre, ne peut être reproduit, adapté ou traduit sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Ce livre est une fiction. Toute ressemblance avec des personnages réels, vivants ou morts, serait totalement fortuite.

Roxane Dambre
49130 Les Ponts de Cé
www.roxanedambre.com

Couverture :
2LI

Crédits images :
©Avtopilot /Depositphotos
©Unsplash
©Pixabay

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN 979-10-359-7168-7

PROLOGUE

Novembre 1942
Paris, sous l'Occupation Allemande

Un silence glacé était tombé sur le square. Seul le vent soufflait, mordant. Il soulevait les feuilles mortes et les jupes de Louise de Vivepierre, révélant ses bottines de bonne qualité. La femme se tenait droite, immobile dans son manteau de fourrure, une main gantée, l'autre nue. Ses cheveux corbeau teintés d'argent, signe de sa quarantaine d'années, étaient noués en chignon sous son chapeau noir.

D'un œil vide, elle contemplait la marée de cadavres qui s'étendait à ses pieds. L'escouade allemande avait été décimée. Au moins quinze hommes et pas un survivant. Bonté divine. Que ces individus avaient été stupides. Les impacts de balle criblaient les bancs et les douilles traînaient partout sur le sol en terre battue,

témoins de la terreur qui avait sévi ici. Au milieu des corps, surplombant la scène, la statue de pierre d'un soldat français se dressait, blanche et impassible. Louise n'avait pas la moindre idée de qui il s'agissait, mais c'était probablement quelqu'un d'important pour qu'on lui ait érigé une statue.

La femme soupira. D'ordinaire, elle n'éprouvait pas de rancune à l'égard des occupants. Ceux-ci n'étaient bien souvent que de pauvres garçons, arrachés à leur patrie pour venir sur un territoire où chaque habitant les haïssait. Mais ceux-là... Ceux-là ! Comment avaient-ils osé menacer sa fille ? Elle ferma les yeux et inspira profondément pour se calmer.

— Maman ? demanda une voix enfantine. Maman, j'ai récupéré votre gant !

Louise releva les paupières. Anne-Marie se tenait devant elle et lui tendait un long gant de soie noire. Malgré ses sept ans, elle avait encore un visage de poupon entouré de boucles brunes savamment travaillées. Sous son chapeau, ses grands yeux bleus brillaient d'interrogation.

— Je ne comprends pas, Maman. Pourquoi avez-vous fait cela ? Je ne crois pas que ces hommes nous auraient fait du mal.

— Ils vous ont bousculée, ma chérie, répondit Louise d'une voix plus froide qu'elle l'aurait voulu.

— Ils se moquaient de nos vêtements, mais ils nous auraient laissés partir, non ?

Prologue

Louise garda le silence. Sa petite Anne-Marie n'avait pas vu l'officier échanger un regard lubrique avec ses soldats, quand elle avait protesté sous leurs railleries. Ou peut-être l'avait-elle vu, mais elle était trop jeune pour comprendre. Tant mieux. Elle n'en ferait pas de cauchemar.

— Avec vous près de moi, ma chérie, je ne voulais pas prendre de risques, dit-elle posément.

Le nez de la petite fille se fronça.

— Mais, Maman, je croyais que nous ne devions pas...

— Mon enfant, lorsque vous aurez votre propre descendance, je suis sûre que vous me comprendrez.

Anne-Marie lui accorda un sourire rayonnant.

— Quand j'aurai une fille, je l'appellerai comme vous, Maman ! Ainsi, elle héritera de votre courage et de votre gentillesse. Et je lui apprendrai à être aussi élégante que vous !

Louise se détendit et remit son gant.

— Ma chère enfant, je crains que mon prénom soit passé de mode lorsque vous serez en âge de donner la vie.

— Ah ? Ma petite-fille, alors.

La femme retint une moue peu convaincue.

— Entendu. En attendant, rentrons. Votre père se demande sûrement où nous avons disparu.

Anne-Marie attrapa la main tendue avec enthousiasme et elles relevèrent le bas de leurs jupes pour en-

jamber les cadavres. Louise s'arrêta alors qu'elles allaient quitter le théâtre d'horreur et se retourna.

— Mille mercis, très cher, déclara-t-elle, toute sa distinction retrouvée.

Au milieu des trépassés, le soldat de pierre s'anima soudain. Ses yeux de roche étincelaient d'un éclat blanc. Il s'inclina profondément.

— À votre service, madame, dit-il d'une voix caverneuse.

Louise hocha la tête avec grâce et quitta le square, entraînant sa fille qui agitait joyeusement la main vers la statue. Le soldat les contempla un instant. Ses forces le quittaient déjà. Il remonta sur son promontoire, prit sa pose habituelle, une main sur le fusil, l'autre sur la hanche, et se rendormit pour l'éternité.

1.

LOUISE DE VIVEPIERRE, DEUXIÈME DU NOM

De nos jours

Paris, non loin du jardin du Luxembourg

La nuit était tombée depuis une bonne heure, apportant la fraîcheur et la pénombre d'une fin septembre. Assise en amazone sur une des gargouilles qui ornaient le toit de mon hôtel particulier, je savourais mon thé à la bergamote. Les bruits et la musique de la réception organisée au rez-de-chaussée me parvenaient assourdis.

Mme de Montmorency viendrait encore pleurnicher que j'avais disparu avant la fin de la soirée, et qu'avec mes trente ans révolus, je devrais songer à « limiter mes excentricités ». Je les aimais pourtant bien, moi, mes

« excentricités ». Surtout qu'elles protégeaient mon secret avec une efficacité remarquable.

Bon, je réfléchirais à Mme de Montmorency plus tard. Pour l'heure, j'avais un problème bien plus important à régler.

De là où j'étais, j'avais une vue imprenable sur le parc de ma propriété. Et malgré l'obscurité, je voyais distinctement Stéphane Mitelli marcher en compagnie d'Aurélie de Hautebutte, bras dessus bras dessous.

Stéphane Mitelli. Un de ces nouveaux riches qui s'invitaient dans les soirées mondaines en dépensant à grand bruit des sommes astronomiques. Prometteur, sans aucun doute. Ambitieux, cela crevait les yeux. Mais brouillon. Quel besoin avait-il de flirter avec l'épouse de François de Hautebutte, un requin de la finance française, qui allait le dévorer vivant s'il s'en rendait compte ? Et chez moi, en plus !

Je secouai la tête avec désapprobation, manquant de déséquilibrer le chapeau haut de forme posé sur mes longs cheveux noirs remontés en chignon. Tout cela manquait de classe. Mais je n'avais pas le temps d'y penser. Car, de mon perchoir, j'apercevais aussi deux paparazzis qui escaladaient le mur d'enceinte du parc. S'ils se faufilaient entre les arbres, il ne leur faudrait pas deux minutes pour tomber sur Mitelli et la Hautebutte qui gloussait comme une crécelle. Je repris une gorgée de thé, songeuse. Voir les clichés de cette écervelée dans la presse à scandale ne me dérangeait pas, mais

que ces clichés soient pris sur mon domaine ? Dilemme, dilemme...

— Mademoiselle ! lança une voix féminine, juste en dessous de moi.

Je baissai les yeux. Le visage mince et sévère de Rita, ma vieille nourrice italienne, venait d'apparaître à la fenêtre ronde qui donnait accès au toit. Ses tempes grisonnantes étaient ornées de son habituel fichu à carreaux rouges et ses prunelles noires brillaient de reproche. Flûte. Elle m'avait déjà retrouvée. Je souris innocemment.

— Rita ! Je suis contente de te...

— Combien de fois dois-je vous rappeler qu'une dame ne monte pas sur le toit, sauf urgence absolue ? me coupa-t-elle sévèrement.

— Il y a urgence absolue, Rita ! me défendis-je avec toute la bonne foi du monde. Des photographes sont sur le point de prendre Mme de Hautebutte en flagrant délit d'adultère.

Elle plissa le nez comme une souris méfiante.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Faites voir.

Je posai ma tasse de thé et sa soucoupe sur la tête de la gargouille, et tendis la main à ma complice de toujours. Elle faufila son corps frêle à travers la fenêtre, posant prudemment les pieds sur les tuiles du toit, un peu gênée par sa robe grise et sobre. Elle s'assit à mes

côtés. Je lui indiquai les différents protagonistes du doigt.

— Diantre, marmotta-t-elle, vous avez raison. Et il est trop tard pour faire intervenir le service d'ordre, le mal sera fait. Envisagez-vous de lâcher les chiens ?

— Je pesais le pour et le contre, avouai-je.

— Mademoiselle ! Il en va de notre survie économique ! Si les gens ne se sentent plus en sécurité dans votre maison, les réceptions ne se tiendront plus chez vous !

Je réprimai un haussement de sourcils. Même si je devais vivre deux siècles, je possédais de quoi assurer ma « survie économique » – ainsi que la sienne et celle de la moitié de Paris – sans remuer un orteil. Rita comprit aisément.

— Et si les journalistes apprennent qu'il est facile de s'introduire chez vous, ajouta-t-elle d'un ton perfide, ils assiègeront cette demeure pendant des semaines.

Hum... Ça, c'était une raison valable.

— Tu as gagné, soupirai-je en retirant mes gants de soie gris perle. Donnons une leçon à ces malappris.

Mes mains brillèrent d'un éclat laiteux dans la lumière de la lune. Elles ne voyaient pas assez le jour, dissimulées sous le tissu, mais je ne pouvais pas prendre le risque de me déplacer sans protection.

Du bout des doigts, j'effleurai les tuiles. Une onde d'énergie courut le long de ma peau et se propagea sur le toit avec un éclat discret.

— Pardonnez-moi, très chères, dis-je avec la plus grande politesse, j'ai besoin de votre aide. De sinistres individus se sont introduits dans la propriété sans y avoir été invités. Auriez-vous l'amabilité de les chasser ? Sans les tuer, je vous prie.

Les yeux des gargouilles s'allumèrent d'un blanc étincelant. Celle sur laquelle j'étais assise tourna sa tête de pierre vers moi.

— Sauf vous, mon amie, si cela ne vous ennuie pas, précisai-je en récupérant ma tasse de thé sur le haut de son crâne. Je ne suis pas sûre de survivre à une chute de vingt mètres.

La bête reprit sa position initiale et se rendormit, tandis que ses congénères se laissaient tomber du toit. Heureusement, les violons de la réception couvrirent le bruit sourd de leur atterrissage sur la pelouse.

Rita ne moufta pas. Elle connaissait la capacité des femmes de ma famille à animer les statues depuis bien avant ma naissance. Elle m'avait même cousu mes premiers gants, lorsque j'étais bébé. Mon don commençait alors à se manifester et il était hors de question que j'anime quelque chose par accident. Surtout en public. Hélas, le fluide de vie qui se dégageait de mes mains avait une fâcheuse tendance à déborder, en particulier lorsque j'éprouvais des émotions fortes. La maîtrise de moi-même et les gants que je portais en permanence étaient mes meilleures protections.

— Rita ? repris-je.

— Mademoiselle ?

— Pourras-tu demander à Sabrina de téléphoner au paysagiste, demain matin ? Toutes ces taupes qui ruinent les parterres, c'est effrayant.

Un sourire de chat releva les lèvres minces de ma nourrice.

— Bien entendu, mademoiselle. Ma fille s'en chargera à la première heure.

Les gargouilles filaient entre les bosquets, silencieuses comme des ombres, évitant soigneusement Mitelli et sa nouvelle conquête. De loin, dans la pénombre, elles ressemblaient à de gros chiens. D'expérience, je savais qu'elles feraient illusion.

Un concert d'aboiements retentit soudain. Je remis mes gants avec sérénité et terminai ma tasse. Les gargouilles avaient trouvé les journalistes et les poussaient dehors. Les hommes ne tardèrent pas à grimper de nouveau le mur, à très grande vitesse cette fois, et disparurent sans demander leur reste.

— Rentrons, mademoiselle, décréta Rita. Il faut que vous refassiez une apparition avant la fin de la soirée, afin de remercier vos invités et d'apparaître sur les photos.

Je grimaçai. On ne pouvait jamais boire un thé tranquille, sur ce toit.

Un coup d'œil dans le miroir en pied de mon boudoir me suffit pour repiquer quelques épingles dans les mèches noires de mon chignon, redresser mon haut-de-forme et réajuster mon foulard en soie blanche sur

ma longue veste pourpre. Les pans de celle-ci tombaient impeccablement sur mon pantalon cintré et le laçage de mes bottines soulignait la courbe de mes mollets. Parfait.

Souvent, les journalistes mondains me qualifiaient de « gothique », preuve de leur manque de culture générale. On pouvait m'affubler de tout un tas d'adjectifs – originale, excentrique, baroque, insolite... – mais certainement pas « gothique ». Les gothiques s'habillaient en noir, ce qui n'était pas mon cas. Cela n'aurait pas été seyant avec le bleu de mes yeux. J'avais un faible pour les journalistes qui me trouvaient « élégante » ou « distinguée », mais hélas, ces individus bien élevés ne couraient pas les rues. Et une chose était sûre, avec un tel style, personne ne s'étonnait de me voir porter des gants jusqu'aux coudes.

Je récupérai ma canne à embout d'argent et sortis. L'atmosphère feutrée et chaleureuse du couloir me fit soupirer de regret. Si seulement je pouvais rester cachée ici... Mais Rita avait emporté ma tasse de thé et confisqué tous les livres cachés dans mon boudoir, il ne restait plus grand-chose à faire.

La moquette claire étouffait le son de mes pas et les statues disposées à intervalles réguliers semblaient monter la garde. Elles la montaient pour de vrai, d'ailleurs, une fois la nuit tombée et la maison vide. Je m'engageais dans l'escalier quand un jeune homme brun d'une trentaine d'années surgit sur le palier d'en

dessous, le costume un peu froissé, la cravate de travers.

— Mademoiselle ! s'exclama-t-il en m'apercevant. Enfin !

— Un problème, Nils ? répondis-je sans m'affoler.

— Euh... Non, enfin oui... Ou peut-être, mais...

Je posai mes mains gantées sur ma canne, paisible. Après la mort de Rodolphe, le fidèle secrétaire particulier de ma mère et de ma grand-mère, j'avais décidé de changer de secrétaire tous les ans. Dans un laps de temps si court, ils ne constataient rien de plus que ces fameuses « excentricités » dans mon comportement. Et cette année, j'avais recruté Nils.

Rita m'avait demandé de choisir un jeune homme charmant. Elle espérait sans doute me voir prendre goût à parler à des personnes de sexe masculin, de chair, de sang, et surtout de mon âge. Ou peut-être essayait-elle de caser sa fille Sabrina, nous n'avions pas réussi à savoir.

Quoi qu'il en soit, pour être charmant, Nils était charmant. Quelques années de plus que moi, cheveux bruns coupés court, yeux marron clair, épaules tout à fait intéressantes, surtout sous une veste de costume... Il possédait une bonne expérience dans les hôtels de luxe et de chaleureuses lettres de recommandation.

Cela m'enchantait de pouvoir donner à ce beau jeune homme l'occasion d'ajouter une ligne prestigieuse à son CV.

« Secrétaire particulier dans la demeure Vivepierre. »

Après un an chez moi, l'aristocratie parisienne allait se l'arracher. À raison, d'ailleurs. Car, en dehors de ma présence, Nils accomplissait ses tâches avec un sérieux à toute épreuve. Si seulement il ne paniquait pas dès que j'entrais dans son champ de vision ! Lors de son entretien d'embauche, j'avais pensé que sa nervosité venait de ma position d'employeuse potentielle et que cela passerait. Sauf que les semaines s'écoulaient et que cela ne s'arrangeait guère. Je ne l'impressionnais tout de même pas à ce point ! Si ? J'étais plus jeune que lui !

— Quelqu'un a-t-il fait un malaise ? m'enquis-je donc avec sérénité, en espérant que cela déteindrait sur lui.

— Eh bien... Non.

— Le buffet est-il vide ?

— Non, non...

— Les invités ont-ils froid ? Ou trop chaud ?

— Euh... Je ne crois pas, non...

— Alors qu'est-ce qui peut bien vous troubler à ce point, mon ami ?

Les yeux clairs de Nils étaient emplis de doute.

— Mademoiselle, balbutia-t-il, je... je pense qu'il y a quelqu'un pour vous, à la réception...

Je plissai les paupières.

— En théorie, ils sont tous là pour moi, Nils. Nous nous trouvons chez moi.

— Oui, oui, je sais ! Mais je veux dire... Il y a... Il y a votre cousin, qui est arrivé...

Mes sourcils se froncèrent. Mon cousin ?

Nils me dévisagea, mal à l'aise.

— Je croyais que vous n'aviez pas d'autre famille que votre mère, mademoiselle...

— Je le croyais également, répondis-je en reprenant ma descente. Allons voir ce monsieur. Il serait indélicat de ne pas saluer un parent, n'est-ce pas ?

— Euh... Oui, mademoiselle.

— Si je toussote, allez chercher la sécurité.

Car oui, je recrutais toujours cinq ou six hommes en chair et en os pour rassurer mes invités lorsque j'organisais une fête, même si mes « chiens » se montraient mille fois plus efficaces.

Nils se redressa soudain et sa veste retomba bien droite sur ses épaules.

— Comptez sur moi, mademoiselle !

La salle de réception bruissait de conversations et de rires, entre deux morceaux d'un quatuor de violons et violoncelles. Je m'arrêtai sur le pas de la grande porte aux boiseries dorées, les mains posées sur le pommeau de ma canne. Des femmes aux toilettes gracieuses et des hommes aux costumes élégants se pressaient autour des tables couvertes de petits fours. Du bout des doigts, j'abaissai mon chapeau sur mes yeux et plissai les paupières. Je pouvais donner le nom de chaque personne présente ici, y compris des serveurs en livrée qui déambulaient avec des coupes de champagne. Où se cachait ce prétendu cousin ?

Au milieu des invités, une jeune femme aux cheveux blonds très courts, en jean et veste de cuir, circulait en

les mitraillant avec un appareil photo dernier cri. Sabrina, la fille de Rita, ma meilleure – et ma seule – amie bien humaine. Elle connaissait mon secret depuis toujours puisque nous avons grandi ensemble, et elle trouvait l'art d'animer les statues aussi normal que sa propre respiration.

Malgré son look ultra moderne aux antipodes du mien, nous nous entendions comme deux sœurs. Lorsque j'avais repris les affaires familiales dix ans plus tôt, elle avait suivi des cours pour lancer mon business sur Internet. Et heureusement, car je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'elle me racontait lorsqu'elle me parlait de marketing digital, de campagne éclair Snapchat, de tunnel de ventes et d'acquisition de trafic. Même l'intitulé de sa profession – « *community manager* » – me laissait perplexe. Mais grâce à elle, mon entreprise prospérait et les livres photos qu'elle fabriquait après chaque réception ravissaient les convives.

— Près de la porte de la bibliothèque, mademoiselle, chuchota Nils qui m'avait suivie, me ramenant à la réalité.

Je cessai d'observer mon amie et regardai dans la direction indiquée. Un homme se tenait adossé contre ladite porte, presque invisible dans le recoin de la pièce, avec son complet assorti à la tapisserie beige. Il était plutôt grand.

— Bonté divine, soupirai-je. Un membre de ma famille pourrait-il ressembler à ça ?

— Euh... Comment ? bredouilla Nils.

— Regardez-moi. Je suis tout en courbes et en douceur, comme il sied à une Vivepierre. Cet individu est plutôt proche de l'oiseau de proie, avec ses traits fins et secs.

— Ah ?

Je haussai un sourcil en direction de mon secrétaire.

— Oui oui, s'empressa-t-il d'approuver.

À la bonne heure.

— Ma chère Louise !

Je tournai la tête. Une femme d'une cinquantaine d'années au sourire éclatant s'avavançait vers moi, ravissante avec sa robe de soirée jaune pâle, son chignon retenu par un filet orné d'émeraudes et la rivière de diamants qui étincelait à son cou. Je retins un sourire en remarquant les gants de soie qui lui remontaient jusqu'aux coudes. J'allais finir par lancer une mode.

— Élisabeth, quel plaisir, la saluai-je en inclinant la tête. La réception vous plaît ?

— C'est une merveille ! répondit la femme avec un rire cristallin. Comme je suis heureuse que vous ayez accepté de l'organiser !

— Je ne pouvais pas manquer une occasion comme votre anniversaire, ma chère. Surtout celui de cette année. Cela vous fait combien déjà ? Vingt-cinq ans ?

Elle gloussa de plaisir. Nous fêtions aujourd'hui le demi-siècle d'Élisabeth de La Combe, mais je m'étais bien gardée de le faire figurer où que ce soit. C'était ce genre de détail qui contribuait à la réputation de mes réceptions.

— Oh, Louise, votre domaine est le plus enchanteur de Paris ! Quelle magnifique soirée !

— Et je vous réserve encore quelques surprises, glissai-je avec un sourire en coin. Lorsque le maître d'hôtel demandera à tout le monde de se mettre aux fenêtres qui donnent sur le parc, venez me rejoindre sur le balcon du premier étage, d'accord ?

Élisabeth battit de ses mains gantées, ravie.

— Comptez sur moi !

Je la saluai et la contournai pour traverser la salle, Nils sur les talons. L'homme au nez d'aigle me regarda approcher, immobile. Seuls ses yeux bougeaient, comme ceux d'un rapace.

— Cher cousin, déclarai-je d'une voix glacée en arrivant à sa hauteur. Quelle joie de vous rencontrer enfin.

Une moue moqueuse étira ses lèvres minces.

— Louise de Vivepierre, murmura-t-il doucement. Je suis heureux d'avoir réussi à vous faire sortir de votre cachette. Mme de Montmorency semblait affirmer que vous n'apparaîtriez plus de la soirée, conformément à vos mauvaises habitudes...

Je me contentai de poser mes deux mains sur ma canne, impassible. Je n'avais pas à répondre à cela. Après tout, nous n'avions pas été présentés.

Le regard de rapace de l'homme se promena sur la grande salle.

— Somptueuse réception, dit-il sans hausser le ton. Vous donnez-vous toujours autant de mal ou avez-

vous fait un effort particulier pour Élisabeth de La Combe, parente du comte de Paris ?

Je dus faire un effort pour ne pas froncer les sourcils. Non seulement il s'invitait à une soirée privée, mais en plus, il m'insultait ? Les pique-assiettes ne doutaient plus de rien, de nos jours !

— Lisez les journaux spécialisés dans la jet-set et vous le saurez, rétorquai-je d'un ton égal.

L'individu hocha la tête sans cacher son mépris et contempla Nils, juste derrière moi, avec une insistance certaine. Je ne bougeai pas. Il pensait que j'allais renvoyer mon secrétaire pour lui parler seul à seule ? Alors que je ne connaissais même pas son nom ? C'était d'une inconvenance ! J'espérais juste que Nils n'était pas en train de se liquéfier sous les yeux perçants de cet intrus.

— Alors, cher... cousin, repris-je. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre présence ?

Il reporta son attention sur moi.

— Je sais tout de vous, Louise de Vivepierre.

— Oh vraiment ? relevai-je, pas inquiète pour deux sous.

— Oui.

— Dans ce cas, pourquoi m'avoir demandé si cette réception était plus soignée que les autres ? Vous n'en ignorez rien !

L'homme se renfrogna. Mes neurones tournaient à toute allure. Qui avais-je devant moi ? Un journaliste en mal d'émotions fortes ? Un maître chanteur qui es-

timait détenir les clés d'un scandale ? Quelqu'un de plus dangereux encore ? Un homme à éloigner, quoi qu'il en soit.

— Ne jouez pas à la plus maligne, dit-il sèchement, je...

— Je vais vous prier de sortir. Je ne me souviens pas d'avoir envoyé une invitation à un cousin quelconque et il s'agit d'une soirée privée.

Du coup, il se redressa.

— Très bien, mademoiselle de Vivepierre, venons-en au fait. Je sais réellement des choses sur vous. Par exemple, je sais pour la mort de votre père, il y a dix ans, qui a succombé à une crise cardiaque. Je sais pour votre mère qui s'est cloîtrée dans un couvent à cause de son chagrin. Et je sais pour vous, qui vous êtes retrouvée seule à la tête du domaine de Vivepierre, alors que vous aviez tout juste vingt ans.

Mon estomac devint dur comme du marbre.

— Vous lisez donc bien la presse à scandale, finalement, lâchai-je sans laisser transparaître la moindre trace d'émotion. Celle de la décennie dernière, en tout cas.

— Bien sûr, bien sûr. Mais que penseriez-vous si je vous disais que votre père a été assassiné ?

Je levai un sourcil, le ventre toujours broyé par la douleur du souvenir. C'était donc cela. Après le décès de mon père, les charlatans avaient débarqué par bus entiers, espérant persuader ma mère qu'ils pouvaient la faire entrer en communication avec son esprit ou autre

imposture. Vaincue par la tristesse, ma mère avait acheté une abbaye de Normandie qui abritait des sœurs carmélites – un ordre contemplatif où nulle ne parlait si ce n'était pour chanter des cantiques – et y avait trouvé refuge. La charge de se débarrasser des vautours m'était donc revenue.

J'avais tout vu. Des extralucides qui entendaient la voix de mon père les supplier de me parler. Des marabouts rapportant un objet qu'il aurait touché de son vivant et qui vibrerait encore de son énergie. Des serpents qui susurreraient qu'il avait été victime d'un complot du gouvernement, visant à détruire la vieille aristocratie parisienne. Tout. Je n'avais eu d'autre solution que d'enfermer mon cœur dans une gangue de glace et je ne comptais plus le nombre de fois où j'avais lâché les « chiens » pour chasser ces cafards.

Cet individu appartenait donc à la catégorie des serpents complotistes. Si je n'avais pas eu une confiance absolue dans notre médecin de famille, qui avait assisté à l'autopsie pratiquée par un légiste assermenté, peut-être aurais-je eu un doute. Mais mon père avait bel et bien succombé à une crise cardiaque. Je n'avais plus qu'à faire appeler la sécurité.

Je m'apprêtais à porter mon poing à ma bouche pour toussoter quand Nils tourna les talons et s'éloigna d'un pas rapide. Ça alors ! Je n'avais même pas eu le temps de donner le signal ! Je laissai retomber ma main, aussi satisfaite que soulagée. Décidément, quel secrétaire parfait ! Et sexy. Bref.

— Mes employeurs pensent que l'homme qui a tué votre père en avait après les Vivepierre, ajouta l'homme à voix plus basse en regardant Nils s'éloigner.

— Vous m'en direz tant, dis-je poliment.

— D'après nos informations, il a réapparu. S'il vous approche, vous êtes morte.

— Vraiment ? Eh bien comptez sur moi pour faire doubler la sécurité et m'assurer que plus personne ne puisse entrer sans invitation.

J'accompagnai cette déclaration d'un regard appuyé vers lui. Un rictus agacé agita ses lèvres.

— Je suis sérieux, mademoiselle de Vivepierre. Vous jouez avec votre vie si vous ne m'écoutez pas.

— Je n'en doute pas. Et maintenant, si vous le voulez bien, je vais prendre congé. Très cher et mystérieux cousin sans nom, bonsoir.

Il soupira tandis que je lui tournai le dos.

— Ne prenez pas cela à la légère, Louise. Face à cet individu, aucune statue ne pourra vous protéger.

Mon sang gela dans mes veines. Aucune... statue ?

Mille pensées se bousculèrent dans ma tête. Il ne faisait pas que lire les journaux. Il savait. Je revins lentement face à lui, blême, les mains crispées sur ma canne. Il esquissa un sourire satisfait.

— Vous me croyez, maintenant ?

Je serrai les dents et me ressaisis. Qui avais-je face à moi ? Je l'observai mieux. Vraiment très marqué, ce nez d'aigle. Donc...

— Donald, déclarai-je.

Le coin de ses lèvres retomba légèrement.

— Pardon ?

— Puisque vous refusez de vous présenter, je vais vous appeler Donald. Comme le canard. Ça vous va bien.

— Mais... Je... Je ne m'appelle pas...

— Comment vous appelez-vous alors ?

L'homme se redressa d'un air suffisant.

— Vous n'avez pas besoin de savoir comment je...

— Cher cousin Donald, laissai-je échapper entre mes dents serrées, introduisez-vous encore une fois dans ma propriété sans y avoir été invité, et je vous promets que je vous apprendrai à craindre mes statues.

Il renifla d'un air dédaigneux, comme s'il n'y croyait pas une seconde. Du coin de l'œil, je vis trois hommes de la sécurité approcher, guidés par Nils. Plus question de laisser partir cet individu, mais j'allais m'assurer d'avoir tous les témoins nécessaires à une expulsion officielle.

— Messieurs, lançai-je aux vigiles, si vous voulez bien raccompagner ce triste quidam jusqu'à la sortie... Et si vous pouviez obtenir son identité au passage, cela me permettrait de porter plainte pour intrusion.

— Attendez ! s'exclama celui-ci. Vous n'êtes pas sérieuse ? Louise ! Je...

— Ne faites pas d'histoires, grogna un des gorilles en le saisissant par le bras.

— Un esclandre ne serait pas à votre honneur, cousin Donald, ajoutai-je. Dehors.

Je tournai les talons et m'éloignai d'un pas vif. Les vigiles allaient s'occuper de lui et me rapporter son véritable nom. Pour le reste... J'avais besoin de m'isoler une minute.

— Mademoiselle ?

Je m'arrêtai. Nils me rejoignit.

— Oui ?

— Vous... Euh... Ça va ? Je veux dire... Il ne vous a pas trop... troublée ?

Ses yeux clairs brillaient d'une inquiétude qui me toucha. J'inclinai la tête.

— Je ne repense jamais à ces choses-là avec beaucoup de plaisir, reconnus-je, mais ça va.

— Mais... Il vous a... Il vous a menacée...

Je fronçai les sourcils.

— Vous savez... bredouilla-t-il. Quand il vous a dit que si le tueur vous approchait... Après votre père...

Un doute me vint. J'aurais pourtant juré qu'il était parti, quand l'homme avait proféré ces paroles désagréables. Peut-être n'était-il pas si éloigné que ça, finalement. Ce qui signifiait qu'en plus d'être inopportun, cet intrus s'était montré très imprudent.

— Vous voulez que je le suive, quand les agents de sécurité l'auront mis dehors ? reprit mon secrétaire à voix basse. Pour en savoir plus sur lui ?

Je clignai des paupières, troublée.

— Merci Nils, mais ne vous donnez pas cette peine. Je m'occupe de faire mener une enquête sur cet individu.

Il n'aurait plus manqué que le jeune homme se retrouve nez à nez avec un colosse de pierre !

Nils réajusta la veste de son costume, de nouveau mal à l'aise.

— Oh ! Oui, évidemment, mademoiselle. Je... Je ne...

— Mais j'apprécie l'intention, ajoutai-je.

— Ah... Euh... Je vous en prie.

— Peut-être pourriez-vous demander au maître d'hôtel de faire tirer le feu d'artifice rapidement ? J'ai l'impression que Mme de La Combe n'en peut plus d'attendre...

Il glissa un coup d'œil presque imperceptible vers la reine de la soirée, qui battait des mains avec une impatience visible, et acquiesça. Je me tranquillisai. Un secrétaire de premier ordre, assurément. Avec un physique vraiment très, très...

— J'y cours, mademoiselle.

— Merci. Un peu de spectacle nous changera les idées.

Et le bruit des pétards couvrirait d'éventuels cris aux alentours de ma propriété. Bref.

J'attendis que Nils s'éloigne pour quitter la pièce à grands pas et me rendre sur le perron.

— Louise !

Je me retournai. Sabrina me rattrapait, le visage fermé.

— C'était qui, ce mec ? grommela-t-elle entre ses dents en arrivant à ma hauteur. Je ne l'ai pas reconnu.

— Il est entré sans invitation, il a refusé de se présenter, résumai-je dans l'ordre d'importance, il prétend que mon père a été assassiné et que je suis la prochaine sur la liste du meurtrier. Les hommes de la sécurité sont en train de le mettre dehors.

Les yeux bleus de mon amie s'assombrirent.

— Tu vas faire quoi ?

— La seule chose sensée vu les circonstances, répondis-je avec gravité.

— C'est-à-dire ?

— Le mettre au cachot.

Sabrina se ragaillardit d'un coup.

— C'est pour ça que je t'aime ! s'exclama-t-elle. Si jamais un jour tu veux te comporter comme quelqu'un de normal, je l'ai pris en photo et on pourra aller porter plainte à la police.

Je haussai un sourcil, perplexe. Comme quelqu'un de normal ? Mais... J'étais parfaitement normale !

Elle sourit.

— Fonce. Je vais lancer les photos de groupes, ça va rassembler les gens et te dégager le passage.

— Merci, Sabrina.

— À tout de suite.

Elle fit demi-tour et je dégringolai les quelques marches de pierre, l'attention rivée sur les protestations que j'entendais au niveau des grilles. Les vigiles finissaient leur travail. Il faudrait que je pense à envoyer un mot à leur patron pour lui exprimer ma satisfaction au sujet de... disons... leur professionnalisme et leur effi-

cacité. Cela leur permettrait peut-être d'obtenir une prime en fin d'année.

Je traversai rapidement la place d'accueil couverte de gravier, dépassai la fontaine qui glougloutait au centre avec ses statues de naïades, et m'engouffrai sous les voûtes de bois recouvertes de lierre qui menaient aux parties plus discrètes du jardin. Je tournai à droite dans une minuscule allée bordée d'arbres, l'oreille aux aguets. Au loin, les gloussements d'Aurélié de Hautebutte couvraient le bruit de la réception. Bonté divine. Se servait-elle du pois chiche qui lui tenait lieu de cervelle ? Peu importait combien j'essayais de la protéger, le monde entier connaîtrait son idylle dans la semaine, si elle ne montrait pas un peu plus de discrétion !

Heureusement, de la discrétion, j'en avais pour deux. Le tapis de feuilles mortes étouffait le son de mes bottines et les arbres semblaient se refermer sur le chemin derrière moi. Je débouchai dans une minuscule trouée toute ronde. J'avais fait poser des panneaux indicateurs un peu partout dans le parc, à la façon des jardins de Versailles, pour éclairer mes invités sur les secteurs qu'ils visitaient. Certains portaient des noms poétiques, tels que « Clairière des Oiseaux », « Bassin de la Sirène » ou « Allée aux Lapins ». D'autres arrachaient de délicieux frissons d'angoisse, comme le « Bosquet aux Loups » ou la « Passe du Coupe-gorge ». En l'occurrence, l'endroit où je venais d'entrer ne laissait planer aucune équivoque.

« Antre de l'Assassin ».

Au milieu de huit colonnes de marbre se dressait la statue d'un homme encapuchonné, tenant à la main une lame longue comme mon avant-bras. Je retirai mon gant sans hésiter. L'énergie blanche affluait déjà au bout de mes doigts. Je le frôlai délicatement.

— Très cher, murmurai-je en voyant ses yeux de pierre s'illuminer, je suis enchantée de vous revoir...

